

mais enfin, puisque dans un siècle qui se dit en progrès sur toutes choses on ne peut obtenir que le sentiment de l'art protège nos monuments, puisque la loi ne permet pas la punition qui devrait être infligée à de coupables drôles, on devrait alors attacher au pilori de l'opinion publique les noms de ceux qui commettent ces actes de barbarie et de ceux qui les rendent possibles par suite d'une éducation trop abandonnée.

Sur les autres faces de ces deux piles sont encadrées les personnifications des Vertus et des Vices, l'un des thèmes favoris des artistes pendant le haut Moyen-Age et l'un de ceux qu'ils ont interprétés avec le plus de goût et de science. Placées au porche du Jugement dernier, à la droite et à la gauche du souverain juge, les Vertus nous rappellent qu'elles sont les conditions indispensables des éternelles récompenses, comme les Vices sont le fondement des condamnations prononcées contre les pécheurs.

De toute antiquité, les écrivains et les artistes ont cherché à personnifier les êtres de raison, comme les vertus et les vices, les sciences et les arts. Dans l'art chrétien, c'est surtout au Moyen-Age qu'on a multiplié ce genre de symbolisme : on le retrouve sur tous les monuments de cette époque, mais aucun d'eux ne peut, sous ce rapport, être comparé à notre chère cathédrale ; les allégories des mois et des saisons, des sciences et des arts, des béatitudes et des fruits du Saint-Esprit y sont sculptées plusieurs fois. Nous n'avons ici à parler que des vertus et des vices.

Les plus anciennes personnifications des vertus qui nous restent se voient sur les miniatures d'un manuscrit du V^e siècle, à la bibliothèque impériale de Vienne, et sur une mosaïque découverte en 1854, près de la cathédrale de Pavie (1).

(1) *Dictionnaire des antiquités*, p. 777. M. le comte de Grimouard ignorait ces documents lorsqu'il a écrit qu'on ne voit des représentations des vertus qu'à dater du IX^e siècle. *Manuel de l'art chrétien*, p. 297.

L'art chrétien a personnifié les vertus de trois manières différentes : la première en leur donnant à combattre les vices opposés qu'elles percent à coups de lance et qu'elles renversent sous leurs pieds comme au porche nord : c'est à proprement parler ce qu'on appelle la Psychomachie d'après Prudence, poète chrétien du IV^e siècle ; — la seconde en les figurant avec des attributs caractéristiques comme sur la voussure de la baie gauche du même porche et sur nos deux piles historiées ; ce n'est qu'au XIII^e siècle qu'elle commence à être usitée par les imagiers ; — enfin la troisième en les distinguant par le jeu délicat de leurs physionomies, manière inventée par les écoles mystiques d'Italie au XV^e siècle ; Giotto alors la porta fort loin, mais ce fut Raphaël qui, plus tard, lui fit atteindre toute sa perfection.

Quant aux vices, ils ont été personnifiés de quatre manières : 1^o par des animaux en qui on avait remarqué les vices à symboliser, comme sur les socles du porche nord (1) ; 2^o par des représentants de positions sociales où l'on est le plus exposé à céder à chacun d'eux, comme sur les miniatures du XV^e siècle publiées par le P. Arthur Martin, dans ses *Mélanges d'archéologie et d'histoire* ; 3^o par de petites scènes qui les mettent en action, comme sur nos deux piles ; 4^o enfin, par des personnages historiques qui passent pour en avoir été la plus haute expression ; alors le désespoir est figuré par Saül ou Judas, l'idolâtrie par Nabuchodonosor, l'infidélité par Jérôboam, l'orgueil par Pharaon, l'impiété par Mahomet, la dissolution par Tarquin, la folie par Sardanapale, la cruauté par Néron, la ruse par Julien l'Apostat.

Nous avons sur nos deux piles douze vertus personnifiées, et en même temps les douze vices, qui sont directement opposés aux douze vertus.

Ce nombre douze est le chiffre traditionnel, réglementaire, auquel les artistes voulaient arriver quand l'emplacement qui leur était donné s'y prêtait, sinon, ils n'en figuraient que

(1) Voir pour les *Vertus* et les *Vices*, le 2^e volume p. 221, 222, 223, et 230, 231.

quatre, ou six, ou sept. Pour justifier le chiffre douze, ils s'appuyaient sur divers textes ou documents anciens; ainsi, d'après la *Légende dorée*, l'apôtre saint Thomas enseignait aux Indiens qu'il y a douze vertus ou plutôt douze degrés de vertu : « Le premier qu'ils crussent en Dieu, le second qu'ils » reçussent le baptême, le troisième qu'ils s'abstinsent de » fornication, le quatrième qu'ils se préservassent d'avarice, » le cinquième qu'ils évitassent la glotonnerie, le sixième » qu'ils fissent pénitence, le septième qu'ils persévérassent » dans le bien, le huitième qu'ils aimassent l'hospitalité, le » neuvième qu'ils implorassent le secours de Dieu, le dixième » qu'ils évitassent le mal, le onzième qu'ils exerçassent la » charité, le douzième qu'ils eussent de la vigilance (1). »

Hermas, en son livre si curieux du Pasteur, est plus précis et plus formel; il a évidemment inspiré la personnification des douze vertus et des douze vices. Il y raconte qu'il a eu une vision mystérieuse où l'église de Dieu lui apparaît comme une tour élevée sur une pierre antique avec des pierres choisies : « La pierre antique, disait-il, est Notre- » Seigneur Jésus-Christ. » Puis il ajoute : « Aucune pierre ne » peut faire partie de cette tour sacrée sans être marquée du » nom du Fils de Dieu et nul ne fera partie de l'édifice s'il » n'est porté par les douze jeunes Vierges chastes et belles, » qui sont la Foi, la Tempérance, la Force, la Patience, la » Simplicité, l'Innocence, la Chasteté, la Paix, la Vérité, » l'Intelligence, la Concorde, la Charité; quelques-uns de » ceux qu'elles porteront et qu'elles auront revêtus de leurs » vêtements se laisseront séduire par les douze femmes » noires qui sont la Perversité, l'Intempérance, l'Incrédulité, » la Volupté, la Tristesse, la Malice, la Débauche, la Colère, » le Mensonge, la Folie, la Vanité, la Haine (2). »

D'ailleurs dans les livres sacrés et chez les Pères de l'Église, le nombre *douze* est le nombre mystique par excellence :

(1) *Légende dorée*, 1^{re} série, p. 39 et 40.

(2) *Les Pères de l'Église*, traduits en français par de Genoude, t. 1^{er}, p. 176 et 177.

il est formé du nombre divin *trois* et du nombre terrestre *quatre* par voie de multiplication, à la différence du nombre *sept* également mystique qui est formé par voie d'addition. On remarque qu'il y a douze patriarches, douze tribus, douze pierres du Jourdain, douze petits prophètes, douze portes à la Jérusalem céleste, douze apôtres. — A Pavie, sur l'incomparable arche de saint Augustin, les douze Vertus sont placées à côté des douze Apôtres; elles y forment en quelque sorte leur cortège obligé. A Paris et à Amiens, elles sont posées sous les douze Apôtres; il y a là des rapports certains entre chaque apôtre et la vertu placée immédiatement au-dessus.

Ce n'était pas seulement sur les grandes églises et sur les miniatures de leurs manuscrits que nos pères voulaient voir les personnifications des douze vertus et des douze vices; ils voulaient que leurs poètes en fissent le sujet de longs poèmes didactiques. Il reste encore un grand nombre d'ouvrages de ce genre; les deux qui furent le plus goûtés et qui eurent le plus de lecteurs au XIII^e siècle sont le *Poème des douze vertus* en 7,000 vers, par l'évêque Robert de Lincoln, et l'*Anti-Claudien* par Alain de Lille surnommé le docteur universel.

Les douze vertus ont eu leur rôle jusque dans le jeu des *mystères*; ainsi en 1454, à l'époque de la grande fête donnée à Lille par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre, les douze vertus personnifiées par les grandes dames du pays et vêtues de satin cramoisi avec attributs caractéristiques représentèrent le *Mystère des Vertus* qui se termina par un bal splendide où les douze Vertus dansèrent avec douze chevaliers princes du plus haut rang (1).

Ici, comme au porche nord, les Vertus de nos piles histo-

(1) On le voit, jusque dans les *mystères* le nombre douze est le chiffre obligé. *Plenæ consummataque virtutis est duodenarius numerus*. Saint Augustin. Enar. in Ps. LXXXVI. Le savant archéologue, Paul Durand, dans sa splendide décoration de la chapelle absidale de Saint-Pierre de Chartres, a indiqué quatorze vertus. Nous pensons qu'il a sacrifié à la symétrie le nombre mystique et traditionnel. Il n'est pas à imiter en cela.

riées sont personnifiées par de jeunes et nobles femmes, d'un caractère viril, plein toutefois de charme et de douce sérénité. Elles sont toutes assises sur des bancs moulurés, sans dossier, espèce de trône royal, car elles sont reines puisqu'elles sont appelées à régner sur les passions et à nous faire triompher des épreuves de la vie. Elles sont généralement vêtues de la tunique, du surcot et du manteau; leur tête est couverte d'un voile et leurs pieds sont chaussés de simples souliers. Chacune tient un écusson sur lequel est figuré en relief l'attribut qui la caractérise. Aucune d'elles ne porte le nimbe (1).

Les Vices sont symbolisés par des scènes qui les mettent en action; plusieurs de ces compositions révèlent un talent incontestable, chaque scène fait réfléchir et inspire la haine du vice.

A Chartres, comme ailleurs, les Vices sont constamment placés au-dessous des Vertus opposées, ce qui facilite l'interprétation qui parfois demeurerait douteuse si chaque Vertu et chaque Vice étaient isolés. Comme sculptures, ces allégories sont pleines de grâce et de naturel, les profils sont purs, les draperies bien jetées.

Après ces généralités, abordons les détails.

Sur la face occidentale de la seconde pile historiée de la baie des Martyrs, on voit les trois Vertus théologiques et les trois Vices opposés. En commençant par le haut nous rencontrons successivement.

1° La Foi; sa tête a été brisée, elle se présente avec une croix latine dans la main droite et un écusson timbré d'un calice, dans la gauche, deux attributs très expressifs et très convenables; c'est par la croix que la Foi est donnée au monde, c'est par la Foi que nous buvons au calice du sang

(1) En France les Vertus sont rarement nimbées; en Italie, au contraire, elles le sont presque toujours, rarement du nimbe circulaire, le plus souvent du nimbe polygonal, ce qui les distingue des saints qui ont une personnalité réelle et non fictive.

d'un Dieu. Quelques artistes modernes lui ont mis un bandeau sur les yeux, c'est une ineptie, car notre Foi ne doit pas être aveugle, mais raisonnable et éclairée.

Le vice opposé à la Foi est l'Incrédulité, mais cette triste maladie de l'âme n'était pas connue au XIII^e siècle; alors tout le monde croyait, seulement quelques-uns croyaient mal. Notre imagier a placé sous la Foi l'IDOLÂTRIE, personnifiée par un païen qui joint les mains et s'agenouille devant une idole debout sur une colonnette; cette idole monstrueuse est toute velue et porte sur son ventre une figure humaine. Dans une des lancettes du transept nord, sous le Melchisédech colossal, l'Idolâtrie est symbolisée par Nabuchodonosor adorant la statue d'or, d'argent, d'airain et d'argile. Au porche nord, le vice opposé à la foi, c'est l'Infidélité sous les traits de la Synagogue. Au Mans, c'est l'Hérésie sous la figure d'un loup, d'après ces mots du divin Sauveur : *Lupus rapit et dispergit oves*; or, disent les interprètes, le loup c'est l'hérétique (1). Sur les mosaïques du VII^e siècle découvertes à Pavie et à Crémone, la Foi terrasse la Discorde, c'est probablement une allusion au schisme d'Aquilée, qui cessa en 550.

2° L'ESPÉRANCE regarde le ciel où est son bien suprême, elle a pour attribut un étendard à trois échancrures qui flotté sur son écu; elle nous appelle au combat et nous fait espérer la victoire. Giotto et d'autres artistes italiens lui ont donné des ailes pour mieux exprimer son élan vers le ciel. Sur les célèbres portes de bronze du baptistère de Florence, elle cherche à saisir la couronne suspendue devant elle. Depuis le XV^e siècle, les artistes sont revenus à l'ancre, sa caractéristique dès les premiers siècles chrétiens. Cette caractéristique est justifiée par ce mot de saint Paul aux Hébreux : *nous avons dans l'espérance comme une ancre ferme et assurée*, ou ce passage de Rufin d'Aquilée : « Le navigateur quand il craint la tempête jette son ancre; » nous aussi nous ne redouterons aucune tempête de ce

(1) Cf. Les Commentaires de Cornelius à Lapidé sur le chapitre X, verset 12 de l'évangile de saint Jean.

» monde, si nous avons l'ancre de l'espérance (1); » ou bien encore par ces paroles si expressives de Paschase Ratbert : « L'Espérance est une ancre qui nous tient fermes au milieu des tempêtes du siècle, comme elle empêche le vaisseau d'être emporté par les flots de l'océan (2). »

Le DÉSESPOIR, opposé à l'Espérance, est ici symbolisé par une femme qui se suicide en se perçant de part en part avec une épée; c'est la manière ordinaire de la personnifier au XIII^e siècle. Cependant, sur une verrière du croisillon nord, elle est figurée par le roi Saül qui se laisse tomber sur son épée après sa défaite par les Philistins.

3^e La CHARITÉ : ce devrait être l'amour de Dieu, car Dieu est charité : *Deus charitas est*, a dit saint Jean; aussi c'est l'amour de Dieu que les artistes italiens personnifient en lui donnant pour attribut soit un cœur enflammé, soit un soleil avec des rayons flamboyants portant en leur milieu le monogramme du Christ. En France, comme l'indique la Psychomachie de Prudence, c'est l'amour du prochain qu'on personnifie durant le Moyen-Age, et on le confond avec la Libéralité, la Largesse, *Largitas*, comme dit le poète chrétien, et comme le répète l'inscription gravée à Laon sur le claveau de la Charité. Ici la Charité est noble et généreuse; c'est une vierge qui se dépouille de tout, même de sa tunique pour l'offrir à un pauvre presque nu; elle est pieds nus, car elle a déjà donné ses chaussures; son écu est orné d'une brebis, caractéristique heureusement trouvée, car la brebis donne tout ce qu'elle a, son lait, sa chair et sa toison. Depuis la Renaissance, la Charité est personnifiée par une femme à qui l'on donne plusieurs enfants à soutenir, quelquefois à allaiter, comme à une tendre mère. La plus ancienne personnification de ce genre que nous connaissions se trouve sur l'arche de saint Augustin à Pavie; elle date de 1383.

Tout en admettant que nous avons ici l'amour du prochain,

(1) Commentaires sur le psaume 145.

(2) *Traité de la Foi, de l'Espérance et de la Charité*, livre VI, chap. 1.

n'oublions pas que sur cette face de la seconde pile on a eu l'intention première de représenter les trois vertus théologiques et que par conséquent cet amour du prochain a pour premier motif l'amour de Dieu; ce n'est donc pas de la pure philanthropie.

Hermas indique avec raison la Haine comme le péché le plus opposé à la Charité, mais le poète Prudence et les artistes du Moyen-Age ont préféré lui donner l'AVARICE. Celle-ci se montre sous les traits d'une femme qui ne se contente pas de remplir son sein de monnaies d'or et d'argent : *nec sufficit amplos implevisse sinus* (1), elle en remplit encore un coffre-fort auprès duquel elle est assise. Au portail nord de la cathédrale de Tournai, l'Avarice est personnifiée par Judas étranglé par les cordons d'une bourse pleine et monté à cheval sur le dos d'un affreux démon; cette sculpture en pierre bleue date de l'an 1150 environ.

La face méridionale de notre seconde pile offre les personnifications de plusieurs vertus morales avec les vices qui leur sont opposés, ce sont :

1^o La CHASTÉTÉ ou *Pudicité* : elle brille ici par ses riches attributs : *Virgo Pudicitia speciosus fulget in armis*; elle porte en sa main droite la palme de la victoire, parce qu'elle a vaincu la concupiscence de la chair et ses convoitises (2), et son écu est timbré d'un phénix au milieu des flammes (3). Cet assemblage de la palme et du phénix est tout à la fois une réminiscence de l'art des Catacombes et un jeu de mots. En effet, dans les Catacombes on trouve souvent ces deux symboles réunis et de plus leur nom grec *φοινίξ* est le même. Ils éveillent l'un et l'autre une idée de résurrection,

(1) Psychomachie de Prudence, v. 590.

(2) *Somme théologique*, de saint Thomas d'Aquin, 22. quest. 151, art. 2.

(3) Cet oiseau mystérieux si préconisé dans l'antiquité païenne et chrétienne a trouvé un grand accueil dans le Moyen-Age, Chartres en est un exemple. Les miniatures des *Bestiaires* le reproduisent aussi.

de félicité et d'éternité (1). Donnés pour caractéristique de la Chasteté, ils nous apprennent que cette belle vertu nous donne des gages d'immortalité bienheureuse. Le plus sou-



LA CHASTÉTÉ.

vent au XIII^e siècle, la Chasteté a pour emblème la pudique tourterelle qu'elle caresse sur sa main ou qui est gravée sur son écu.

La LUXURE, depuis le poète Prudence, a toujours été symbolisée par une courtisane. Ici elle est vêtue comme une reine; un sceptre à la main, elle reçoit les caresses d'un

(1) Seul parmi les Pères de l'Église, saint Augustin a vu dans le Phénix un emblème de l'Envie. Chez les païens, l'oiseau mystérieux était le symbole de l'apothéose.

jeune homme qui porte à la ceinture une bourse bien garnie. A Reims elle cueille des figes : *Ficus*, dit un ancien écrivain, *significat legem peccati quæ est in membris nostris* (1).

2^o La PRUDENCE ou la *Sagesse* est représentée par une noble vierge. C'est une de nos statuette les mieux conservées; elle porte sur son écusson un serpent enroulé autour d'une baguette. Le serpent offre une idée de mystère; c'est à ce titre qu'il était un attribut de Minerve, la Sagesse antique; mais, dans l'art chrétien, il rappelle surtout ces paroles de Notre-Seigneur : *Soyez prudents comme des serpents*. Au porche nord, la Prudence a pour attribut un livre ouvert. Outre le livre et le serpent, la Renaissance lui a donné le miroir, le compas, la tête de mort : le miroir pour apprendre à se connaître soi-même, le compas pour dire qu'il faut tout faire avec mesure, la tête de mort pour montrer qu'en toutes choses il faut considérer la fin. En Italie, on l'a représentée avec un double visage, le visage d'une femme avancée en âge, tournée vers le passé pour en recueillir l'expérience, et le visage d'une jeune vierge tourné vers l'avenir pour en prévoir les éventualités. A Pavie, sur le mausolée de saint Augustin, on a ajouté un troisième visage, celui d'une femme d'un âge moyen qui figure le présent, pour faire comprendre que la Prudence possède à la fois la vue du passé, du présent et de l'avenir.

La FOLIE, vice contraire à la Prudence, est caractérisée par une femme, les cheveux et les vêtements en désordre, armée d'un gros bâton et abattant les glands d'un chêne; elle montre ainsi qu'elle est errante à travers champs et qu'elle s'y nourrit comme les vils animaux; la comparaison est de Jean de Salisbury, évêque de Chartres, en son poème *Miroir de la Folie*. Au porche nord, la Folie porte une pierre à sa bouche; à Notre-Dame de Paris, elle tient en main un cornet dont elle ne peut tirer que des sons discordants.

(1) *Spicilegium Solemnense* de S. E. le cardinal dom Pitra, Paris, 1855, p. 772.

3° L'HUMILITÉ est une vierge au regard modeste, assise dans une attitude pleine de calme; son écu porte une colombe, le grand symbole de l'humilité, d'après saint Bernard, nous l'avons déjà dit. Dans la primitive église, la colombe était regardée comme l'hieroglyphe de l'humilité. Ce bas-relief très bien conservé, s'est coloré spontanément d'une teinte jaune dorée comme on le voit dans les monuments de Rome, surtout aux parties les plus exposées au soleil. Le poète Prudence donne à l'Humilité des ailes d'or pour indiquer qu'après sa victoire sur l'orgueil elle s'envole au ciel.

... *Auratis perstringens aera pennis*
In cœlum se Virgo rapit (1).

Elle a pour vice opposé l'ORGUEIL ou la *Superbe*, *superbia*, comme disent les inscriptions de Laon et de Tournai. Ce vice a presque toujours été symbolisé par un cavalier sur sa monture, *superbia equitat*, dit un vieux proverbe. Prudence lui donne un cheval fringant, couvert d'une peau de lion et chargé d'armes diverses. Louis XI disait : *Quand orgueil chevauche devant, honte et dommage le suivent de près*. Ici l'orgueil est lourdement précipité du cheval; il vide les arçons et son coursier s'abat ou tombe dans les flots. Le cavalier est vêtu de la tunique et du manteau; il est coiffé d'un fin bandeau; n'est-ce pas Pharaon renversé dans la mer Rouge, ainsi qu'on le voit sous l'Aaron de la Rose septentrionale? Vilars de Honnecourt a trouvé notre bas-relief si remarquable qu'il l'a copié et inséré dans son album avec cette inscription romane : *orgueil si cume, il trébuche*. A Tournai, l'orgueil est symbolisé par un roi vêtu en guerrier du XII^e siècle et armé d'une lance pour attaquer l'humilité.

Pour ce qui regarde les *Vertus* et les *Vices*, il nous reste à étudier les douze tableaux sculptés sur la troisième pile, qui est à gauche de la baie des Confesseurs.

(1) Psychomachie, v. 305 et 306.

Sur la face méridionale, celle qui regarde le cloître, on a :

1° La DOCILITÉ. Le bas relief a subi de nombreuses mutilations qui le rendent difficile à décrire; c'est une vierge prête à exécuter ce qu'on lui a commandé; son écusson porte un bœuf, le plus docile des animaux, *animal natum tolerare labores*, dit Ovide. « Imitez l'humilité de la colombe, lisons- » nous dans saint Jean-Chrysostôme, imitez l'affectueuse » docilité du bœuf envers son maître; car sur bien des » points, les mœurs des animaux peuvent servir à réformer » nos propres mœurs; ces animaux nous enseignent à prati- » quer la vertu, mais les animaux de mœurs opposées nous » enseignent à éviter le vice. »

L'INDOCILITÉ, sous les traits d'une femme aux cheveux flottants, refuse d'écouter les avis d'un moine; elle s'irrite, elle le chasse avec l'épée qu'elle tient en main. Le moine est calme, quoiqu'il n'ait pour défense que le livre qu'il porte sous le bras gauche.

2° La DOUCEUR ou *Mansuétude* a pour blason un agneau, gracieux symbole connu de toute antiquité, *mitis agnus*. « Qu'y a-t-il de plus doux, de plus bénin, de plus innocent » que l'agneau? dit saint Bernard en son premier sermon » sur l'Épiphanie? qu'y a-t-il de plus étranger à la colère, » et à la malice que l'agneau? »

La COLÈRE est naturellement le vice qu'on oppose à la Douceur; elle est figurée par une femme altière assise sur un élégant faldistoire, repoussant et renversant de son pied gauche le serviteur qui lui présente à genoux un vase précieux; c'est la manière ordinaire de symboliser la Colère au XIII^e siècle.

3° La FORCE, la force de l'âme, la fermeté dans le bien, non la force physique. « Mais, dit très bien M. le comte de » Grimoüard, comme on lui donne son nom par allusion à la » force corporelle, pour la représenter on se sert des signes » extérieurs de cette force et de tous les attributs qui lui » conviennent; on se sert préférablement de tout ce qui » se rapporte à cette autre force que nous nommons le

» courage. Par conséquent on en a fait une guerrière armée
 » pour la résistance plutôt que pour l'attaque ; elle ne cherche
 » pas à frapper ; elle reculera moins encore. » C'est donc
 une guerrière que nous avons devant les yeux, elle porte
 par dessus sa tunique une longue cotte de maille. A Reims,
 la Force est un cavalier armé de pied en cap et combattant



LA FORCE.

un lion. A Saint-Denis, sur le tombeau de Louis XII, et à Pavie,
 sur le mausolée de saint Augustin, c'est une guerrière drapée
 d'une peau de lion. De toute antiquité le lion a été le symbole
 de la force et de la vigilance, parce qu'il est le plus fort des
 animaux et qu'il passe pour dormir les yeux ouverts, comme
 Alciat, le célèbre poète jurisconsulte, l'a exprimé dans un vers
 élégant de ses *Emblèmes* :

Est Leo, sed custos, oculis quiâ dormit apertis.

Dans les temps chevaleresques, où nos cathédrales ont été
 construites, on a opposé la LACHETÉ à la Force : Giotto a été
 peut-être mieux inspiré en lui opposant la *Frivolité*. Quoi qu'il
 en soit, ici comme sur tous nos grands monuments du
 XIII^e siècle, la Lâcheté ou Poltronnerie est symbolisée par
 un guerrier qui se sauve comme un cerf, regardant avec
 effroi en arrière ; il est de la race de ces hommes dont
 Tertullien a dit : *In pace leones, in prælio cervi* ; il a laissé
 tomber son épée dont le fourreau seul lui reste, c'est un
 lièvre qui le poursuit (1) ; un oiseau sinistre, la chouette,
 perchée sur un arbre, ajoute encore à la terreur du poltron.
 Le bas-relief est fort endommagé : le lièvre, dont il ne reste
 que l'extrémité des pieds, a presque disparu ; quant à la
 chouette, c'est à peine si l'on en voit quelque trace.

Les trois dernières vertus avec les trois vices contraires
 se trouvent sur la face orientale de la pile.

1^o La PERSÉVÉRANCE est une noble vierge, tenant un sceptre
 comme une reine et un écusson timbré d'une couronne
 royale qui rappelle ce que le Seigneur fit écrire à l'évêque
 de Smyrne : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la
 » couronne de vie » ; ou bien encore elle semble nous redire
 ces autres paroles écrites à l'évêque de Philadelphie :
 « Garde ce que tu as, persévère de peur qu'un autre ne
 » reçoive ta couronne (2). » Que signifie cet objet appliqué
 sur l'écusson de la Persévérance ? que signifie cette tête
 séparée du tronc et d'ailleurs fort avariée placée plus haut à
 droite ? n'est-ce pas la tête et la queue de quelque animal ?
 Est-ce pour nous indiquer que la persévérance procède, non
 pas d'un acte transitoire, mais d'une continuité d'efforts se
 succédant parfois depuis le commencement jusqu'à la fin de
 la vie ? Ce serait donc un emblème équivalent à cet autre
 emblème beaucoup plus naturel, qui se voit quelquefois

(1) De tout temps, le lièvre a été le symbole de la poltronnerie ; chez
 les Francs, la loi condamnait à une amende de six sous d'or celui qui
 avait donné à un guerrier l'épithète injurieuse de *lièvre*.

(2) *Apocalypse*, chap. 4, v. 10, et chap. 10, v. 11.

dans la main de la Persévérance, nous voulons dire une *mèche allumée*, laquelle, semblable à une longue corde, ne cessera de fumer et de brûler qu'après s'être consumée jusqu'à sa dernière extrémité (1).

Le Vice contraire à la Persévérance est l'INCONSTANCE; elle se présente, comme à Paris et à Amiens, sous les traits d'un moine qui abandonne son monastère; il retourne la tête avec inquiétude pour voir si personne ne le surveille; son geste indique qu'il a pris irrévocablement son triste parti. Suivant une vieille locution proverbiale, ce moine a *jeté le froc aux orties*, c'est-à-dire qu'il a escaladé la muraille de son couvent sans congé de ses supérieurs (2); il laisse en effet à la porte du monastère son vêtement de religieux et les chaussettes de chœur (3). La porte du monastère reste ouverte; elle est longue et cintrée ainsi que les fenêtres: le pignon, très bas, est surmonté d'une croix.

2° La TEMPÉRANCE est personnifiée par une Vierge, assise dans une attitude pleine de douceur et de simplicité; elle montre sur son écu un chameau accroupi, le plus sobre des animaux. « Le chameau, dit Pline le naturaliste, est dix ou douze jours sans boire ni manger, il se contente d'une poignée d'herbe desséchée et de quelque peu d'eau. » Depuis la Renaissance, les artistes ont assez généralement donné le mors et la bride pour attributs à la Tempérance; d'autres fois, comme sur le tombeau d'Henri II à Saint-Denis, ils l'ont représentée tenant deux vases et mêlant l'eau avec le vin.

Pour vice opposé, nous voyons ici l'IVROGNERIE ou l'Intempérance dans le boire. L'imagier chartrain, comme celui

(1) Voir l'*Iconographie* du chevalier César Ripa, d'après les figures de J. Baudoin, 1644.

(2) Cette locution vient apparemment de ce qu'alors le froc se retrouvait dans les orties qui croissent fréquemment au pied des murailles. Dictionnaire de Trévoux, v° Froc.

(3) Ces chaussettes étaient épaisses, drapées. Les moines et les ecclésiastiques les mettaient par dessus leurs chaussures ordinaires pour assister au chœur pendant l'hiver.

d'Amiens et de Paris, l'a figuré par un homme ivre. Ce malheureux lève la main pour frapper son évêque. « L'Ivrognerie, » dit le fils de Sirach, inspire la colère et l'audace, elle fait » tomber l'insensé; elle cause des blessures; c'est pourquoi, » ne reprenez point votre prochain, lorsqu'il est ivre, ne lui » faites point de reproches (1). » L'évêque tient en sa main droite une branche de feuillages et semble dire: « La tempérance dans le boire est la santé de l'âme et du corps. » L'évêque est en chasuble, il porte la mitre et la crosse selon le mode du Moyen-Age.

3° La CONCORDE ou la Paix porte un écusson timbré d'un rameau d'olivier et non pas d'un lis. Depuis la colombe du déluge, l'olivier est le symbole de la Concorde, symbole qui a pénétré même dans l'antiquité païenne; de là ce vers du poète,

Paciferæque manus ramum prætendit olivæ.

La DISCORDE est représentée par un mauvais ménage; le mari et la femme se livrent à des violences de pugilat; dans un coin à droite on aperçoit la quenouille bien délaissée, et auprès des champions, une cruche de vin renversée atteste que la dispute a été amenée par l'intempérance. « Le vin bu » avec excès produit la colère et l'emportement, il attire de » grandes ruines (2). » Prudence oppose à la Concorde l'Hérésie qu'il appelle la jalouse perturbatrice de la douce paix (3).

C'est par ces savantes personnifications que l'art du Moyen-Age accomplissait sa mission intellectuelle et morale et cherchait à inspirer l'estime pour la Vertu et l'aversion pour le Vice.

Il nous reste à décrire la quatrième et dernière pile. Comme la première elle est historiée de vingt-quatre bas-reliefs

(1) *Ecclésiastique*, chap. XXXI, v. 4.

(2) *Ibid.*, v. 38.

(3) *Psychomachie*, v. 668.